



**Annuaire Français de Relations Internationales**  
**AFRI 2005, volume VI**  
**Editions Bruylant, Bruxelles**

MINASSIAN Gaïdz , "La guerre russo-tchéchène, un conflit sans fin", AFRI 2005,  
volume VI

Disponible sur [http://www.afri-ct.org/IMG/pdf/afri2005\\_minassian.pdf](http://www.afri-ct.org/IMG/pdf/afri2005_minassian.pdf)

Tous droits réservés - Centre Thucydide - contact : [centre.thucydide@afri-ct.org](mailto:centre.thucydide@afri-ct.org)

## LA GUERRE RUSSO-TCHÉTCHÈNE, UN CONFLIT SANS FIN

PAR

GAÏDZ MINASSIAN (\*)

Au-delà de son issue tragique, la prise d'otages de Beslan, en Ossétie du Nord, en septembre 2004, par un commando tchétchène, a rappelé chez les plus indécis d'entre nous que la guerre russo-tchétchène était loin d'être finie en dépit du discours officiel russe sur la normalisation en cours d'achèvement dans la république en guerre depuis près de dix ans. Comment expliquer cette résistance d'un peuple composé d'à peine un million de personnes face à la puissance nucléaire russe? Pourquoi la grande Russie s'acharne-t-elle tant à poursuivre cette guerre au prix de dizaines de milliers de morts et de destruction d'une partie de son territoire? Quels sont les ressorts des rebelles tchétchènes prêts à tout pour obtenir leur indépendance? Bref, pourquoi ce conflit ne baisse-t-il pas en intensité? Même s'il paraît difficile de s'atteler à une sorte de déterminisme militaire, la récurrence des crises russo-tchétchènes depuis trois siècles dépasse l'ensemble des éléments de continuité et de rupture qui caractérisent leur histoire bilatérale, quel que soit le régime en Russie, impérial, communiste ou post-soviétique. Logique de puissance contre logique de valeurs, telle pourrait être la double source du contentieux entre Tchétchènes et Russes : la fierté du Tchétchène, le peuple le plus important du Caucase du Nord, capable de tenir tête à la puissance de la Russie éternelle, d'une part; les valeurs de solidarité tchétchène et musulmane, issues d'un vieux modèle social atypique, incompatibles avec les valeurs ancestrales slaves et orthodoxes, d'autre part.

Cependant, ce double électrochoc, véritable locomotive du contentieux, n'explique pas tout. Dans la typologie des guerres, la crise russo-tchétchène appartient à la famille des conflits traditionnels, aux côtés des crises israélo-arabes et indo-pakistanaïses, à savoir que, quels que soient la période et le théâtre du conflit, les crises renvoient à une matrice fondée sur une représentation particulière du rapport espace-temps. Sur l'axe spatial, Russes et Tchétchènes répondent à des dynamiques antagonistes de désenclavement. En Russie, le désenclavement s'oriente du Nord vers le Sud : l'accès aux mers chaudes ou le maintien d'une autorité russe sur l'espace ex-soviétique passe par la domination de la mer Noire et de l'isthme du Caucase ouvrant

(\*) Chercheur au Groupe d'analyse politique Défense-Relations internationales à l'Université Paris X – Nanterre (France).

les portes de la Méditerranée et du Proche-Orient. En Tchétchénie, le désenclavement couvre l'espace nord-caucasien latéralement d'Est en Ouest : l'accès à la mer Noire et/ou à la Caspienne renvoie à des solidarités stratégiques et religieuses avec les peuples hostiles à la présence russe dans la région. Sur l'axe temporel, Russes et Tchétchènes suivent des logiques dualistes de pouvoir. En Russie, la stratégie de domination de la périphérie interdit toute érection d'un pouvoir politique concurrent, combattu par la déportation (Tatars, Tchétchènes, Ingouches, Mshkets), la déstabilisation (Géorgiens, Azéris) ou l'intimidation (Arméniens). En Tchétchénie, la stratégie de domination de l'espace nord-caucasien se traduit par l'exportation de la guerre et du mode de résistance à l'échelle régionale, pour peu que les peuples limitrophes entretiennent des relations pacifiques avec la Russie (Daguestanais, Ingouches, Ossètes, Abkhazes), en vue de créer la Confédération des peuples du Caucase du Nord.

#### DYNAMIQUES ANTAGONISTES DE DÉSENCLAVEMENT

Ennemis sur le terrain, Russes et Tchétchènes partagent une représentation commune de la géopolitique dite classique. La généalogie de leur désenclavement se fonde sur les travaux des géopoliticiens des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui font intervenir dans leurs prévisions les principes de *heartland*, de *rimland*, etc. (1) Ainsi, d'après eux, la Tchétchénie, qui appartient à l'espace caucasien, se trouve-t-elle sur le passage d'une bande médiane séparant une puissance terrestre (la Russie) de l'aire d'influence d'une puissance maritime (la Grande-Bretagne jadis, les Etats-Unis aujourd'hui). Cette zone intermédiaire ou «route des invasions» selon Gérard Chaliand, du plateau de l'Asie centrale aux Balkans, *via* l'Iran, le Caucase, le Proche-Orient et la Turquie, a toujours été l'objet de rivalités politico-économiques. Le reflux de la Russie a laissé le terrain libre à la puissance des Etats-Unis, eux-mêmes confrontés à l'émergence de l'islamisme radical semant les graines du *djihad* le long d'une «route de la foi» qui s'étend du Xinjiang en Chine au Kosovo en Europe, *via* le Cachemire, le Tadjikistan, le Caucase du Nord et le Kurdistan. Même si les travaux polémologiques ont évolué en Occident, notamment depuis la dissuasion nucléaire, les progrès technologiques et la révolution dans les affaires militaires, ce cadre de géopolitique traditionnelle garde une certaine légitimité auprès des acteurs de l'espace eurasiatique. Entre les conclusions des théoriciens des siècles précédents et les approches plus modernes de la géopolitique, il ressort que les dynamiques russe et tchétchène de désenclavement se fondent sur plusieurs lignes de forces.

(1) Milan HAUNER, *What is Asia to us? Russia's Asian Heartland Yesterday and Today*, Unwin Hyman, Boston, 1990.

*Le contexte de crise internationale*

Les variations du système international alimentent le choc des dynamiques et, par là même, expliquent en partie la longévité du conflit bilatéral. Chaque soulèvement tchéchène correspond à une période de conflit opposant la Russie à une puissance étrangère, ainsi qu'à une recherche d'alliances stratégiques de part et d'autre.

La première révolte tchéchène contre les Russes (1707) précède de peu l'expédition de Pierre-le-Grand contre la Perse (1722), au cours de laquelle l'armée russe a dû affronter les troupes tchéchènes au Daguestan. Après une longue période de tensions et d'accalmies, la guerre russo-persane (1826-1828) rallume le feu entre Tchétchènes et Russes, de même que la guerre russo-ottomane (1828-1829) précède la résistance armée des Montagnards caucasiens. La guerre de Crimée (1853-1856) opposant la coalition franco-britannico-turque à Moscou intervient en pleine révolte conduite depuis trente ans par Chamil, qui aurait pu déboucher sur une victoire des Caucasiens si la coalition avait opté en faveur d'un soutien militaire au chef des insurgés. Un peu plus tard, au cours de la guerre russo-turque (1877-1878), les Tchétchènes tentent d'ouvrir un second front à l'arrière des troupes slaves. Au lendemain de la Première Guerre mondiale et en pleine guerre civile russe, les Tchétchènes créent l'éphémère République confédérée des montagnes (1918-1920), aussitôt remplacée par la République soviétique des montagnes en 1921, malgré le ralliement des Tchétchènes aux Bolcheviques contre les Russes blancs. De 1920 à la chute de l'URSS, c'est le durcissement ou la libéralisation du régime soviétique qui explique le soulèvement tchéchène comme ceux d'autres peuples administrés par les Soviétiques. En 1928, la fin de la NEP et la prise du pouvoir intégral de Staline provoquent des révoltes en Tchétchénie. En pleine Seconde Guerre mondiale, Moscou dissout la république autonome tchéchéno-ingouche et procède à la déportation des Tchétchènes, accusés de collaboration avec l'ennemi nazi. En 1957, la déstalinisation permet de rapatrier les populations déplacées dans la jeune république autonome de Tchétchénie-Ingouchie. Au début des années 1990, la mort de l'URSS, les guerres balkaniques et la fin de la Guerre froide, outre qu'elles amorcent le reflux russe sur le pourtour de l'ancien bloc communiste, ouvrent la voie de la libération de la Tchétchénie par le feu et par le sang contre l'ennemi ancestral, la Russie.

A ce conflit juridique entre l'intangibilité des frontières et le droit à l'autodétermination, se sont ajoutées d'autres variables de poids : la poussée de l'OTAN à l'Est, l'hyperpuissance américaine, l'élargissement de l'Union européenne, mais aussi les guerres voisines (Iraq, Afghanistan), les progrès du djihadisme et, depuis quelque temps, la crise ukrainienne ont plongé le Caucase dans l'incertitude la plus grande depuis la chute de l'URSS.

### *La domination de l'isthme caucasien*

Autre facteur d'explication, la topographie du Caucase constitue le volet intérieur du choc entre les deux dynamiques de désenclavement. L'isthme caucasien, situé entre quasi deux espaces maritimes fermés, la mer Noire et la Caspienne, *a priori* hostiles aux belligérants, constitue un couloir stratégique de première importance pour l'expansion russe mais aussi pour l'émancipation tchéchène. Reliant deux continents, l'Europe à l'Asie, et deux civilisations, le monde slavo-orthodoxe au monde turco-musulman, l'isthme caucasien a une double spécificité.

Horizontalement, les deux mers le vulnérabilisent. Pour les Russes, le littoral est source de danger. Fragiliser la Russie caucasienne passe par le débarquement sur la mer Noire en vue de contrôler la Géorgie, clef de la domination dans le Caucase. Pour les Tchétchènes, le littoral est source de salut : contrôler les débouchés sur les mers Noire et Caspienne retiendrait la Russie à une distance respectable. A une plus grande échelle, il incombe aux deux belligérants de faire en sorte que les bassins des mers Noire et Caspienne leur soient stratégiquement favorables. A cette heure, le bassin de la mer Noire n'est plus ce que l'on pouvait appeler à l'époque de la Guerre froide un «lac soviétique». Il s'affranchit progressivement de la tutelle russe – la crise ukrainienne est justement là pour nous le rappeler – pour devenir peu à peu un «lac européen». Quant au bassin de la Caspienne, riche en réserves d'hydrocarbures *off-shore*, son statut juridique reste encore l'enjeu d'après négociations entre pays riverains divisés entre le camp de la «mer ouverte» et le camp du «lac international». La Russie, rejointe par l'Iran, a tout intérêt à ce que la Caspienne soit traitée selon les règles des «lacs internationaux» dont la gestion et l'exploitation s'établissent en commun par les Etats riverains. Pour des raisons distinctes mais parallèles, la Tchétchénie serait plutôt sensible aux choix du Kazakhstan et de l'Azerbaïdjan (2), qui considèrent que la Caspienne doit être divisée en secteurs nationaux en vertu du droit de la mer. Là aussi, l'enjeu économique se double d'un volet géostratégique.

Verticalement, les chaînes de montagnes transforment l'isthme caucasien en refuge difficilement franchissable, aidé en cela par son parcours accidenté et l'indigence de ses routes figeant toute progression vers le Sud. Cependant, là aussi, c'est un atout et un handicap à la fois pour le Russe et le Tchétchène. Atout tchéchène et handicap russe, car l'étroitesse du couloir et le difficile accès – trois routes seulement – ralentissent toute forme

(2) Le cas du Turkménistan est différent : au départ, Achgabat défendait les mêmes positions que le Kazakhstan et l'Azerbaïdjan ; mais, après avoir contesté à Bakou l'exploitation de gisements situés en bordure de son secteur et des espaces russes et iraniens, le Turkménistan rejoint le camp russo-iranien. Finalement, après avoir découvert à son tour la présence de gisements dans son périmètre, la Russie a rejoint la position de l'Azerbaïdjan, laissant l'Iran seule. Cf. Yann BREAUULT/Pierre JOLICOEUR/Jacques LÉVESQUE, *La Russie et son ex-empire : reconfiguration géopolitique de l'ancien espace soviétique*, Presse de Science Po, Paris, 2003.

d'expansion militaire et donnent des garanties de sécurité aux populations autochtones. Dans son ouvrage *Voyage en Circassie, le Caucase occidental, voyage en Turquie européenne*, publié en 1854, le capitaine anglais Edmund Spencer signale que «le Caucase coûte à lui seul 30 000 soldats russes par an à la Russie» (3). Une fois la conquête du Caucase obtenue, le rapport de force change : handicap tchétchène et atout russe, car l'enjeu stratégique de l'isthme oblige la Russie, bloquée en Europe et en Asie centrale, à se polariser sur ce couloir militaire pour déferler sur l'espace proche-oriental. Tout reflux russe au Caucase est donc à bannir : il y aurait trop à perdre à accepter l'idée de faire marche arrière et de se retrouver à la lisière de la chaîne de montagne comme aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles est inconcevable. La fin justifiant les moyens, le gain politico-économique mérite de faire la guerre même à long terme.

### *Puissance de la plaine contre puissance de la montagne*

C'est là qu'intervient l'autre versant de la topographie caucasienne, la configuration du territoire tchétchène. Selon C. W. Blandy (4), la carte physique de la Tchétchénie coupe le territoire en quatre parties du nord au sud. 50 % du territoire, en plaine, ne dépassent pas 300 mètres d'altitude et comprennent le Terek, le fleuve symbole de l'identité tchétchène faisant longtemps office de limes entre les troupes impériales russes et les rebelles tchétchènes. La deuxième partie, celle du piémont, renferme 30 % du territoire entre 300 et 1 200 mètres d'altitude et comprend Grozny, le chef-lieu situé à l'épicentre de la république et dont le nom signifie, en russe, «terrible» ou «menace». Avec la troisième partie, la Tchétchénie bascule dans les zones montagneuses entre 1 200 et 2 400 mètres, sur 12 % du territoire. Enfin, la haute montagne caucasienne couvre 8 % de l'espace tchétchène avec des massifs supérieurs à 2 400 mètres d'altitude. Soit deux parties inégales, l'une en plaine couvrant 80 % du territoire et l'autre en montagne sur les 20 % restant, appelée la Tchétchénie montagnarde ou l'Itchkérie.

On retrouve l'une des particularités de la géopolitique classique, qui oppose la plaine à la montagne ou la puissance de la plaine impériale et conquérante (Russie) à celle des montagnes guerrière et insoumise (Tchétchénie). On retrouve aussi l'un des avertissements que lance Alexandre Dumas dans ses *Voyages au Caucase* : «le secret de la résistance de la montagne est dans l'oppression de la plaine : la guerre n'est que l'écho de ses soupirs ou de ses murmures». Tout au long des guerres, les Russes sont parvenus tant bien que mal à repousser la résistance tchétchène dans les montagnes, s'assurant la mainmise des routes qui traversent les zones en plaines, même si le contrôle de Grozny, située dans le piémont caucasien, n'est jamais

(3) Matei CAZACU, *Au Caucase, Russes et Tchétchènes : récits d'une guerre sans fin*, Georg Editeur, 1998, p. 108.

(4) C.W. BLANDY, *Chechnya Normalisation*, Conflict Studies Research Centre, juin 2003, p. 35.

assuré à 100 %. Le rapport plaine-montagne est si prégnant qu'un projet de partition de la Tchétchénie a été défendu en 2001 par Khozh-Ahmed Noukhaev, ancien chef des services secrets du Président tchétchène Djokhar Doudaev et ex-vice-Premier ministre sous Zelimkhan Iandiarbiev : selon lui, le nord du territoire pourrait rester dans la Fédération russe, alors que le sud montagneux devrait constituer un Etat indépendant. Si les Russes ont cantonné les Tchétchènes dans les cols caucasiens, ce constat ne résulte pas seulement de leur puissance de feu ; les militaires tchétchènes l'ont anticipé par tradition et nécessité : tradition, leur stratégie est défensive ; nécessité, le peu d'effectifs armés et de moyens logistiques les oblige à se renforcer dans les zones montagneuses riches en eau. De leurs positions en altitude, les Tchétchènes programment leurs embuscades, établissent leurs camps d'entraînement et communiquent à travers les frontières entre les différentes républiques autonomes, car, comme le rappelle Aymeric Chauprade, « *une montagne est plus difficile à contrôler qu'à traverser* » – avec possibilité d'ouvrir un second front à l'Est (Daguestan), à l'Ouest (Ossétie, Ingouchie) et au Sud (Géorgie).

### *Ressources naturelles et effet domino*

Dernière ligne de force, le désenclavement mutuel est indissociable d'une aspiration à jouir du potentiel économique du Caucase, connu pour la douceur de son climat, la fertilité de sa terre, la bonne qualité de son cheptel et ses richesses en hydrocarbures (5). Ainsi, il n'est pas trop difficile de comprendre pourquoi les populations du grand froid du Nord sont attirées par les terres chaudes du Caucase – Tbilissi, Bakou et Erevan sont quasi de même latitude que Madrid – et son cadre de vie qui, tout en restant rude, marque une nette coupure avec la rigueur du climat de l'Oural et de la Sibérie. Territoire convoité depuis l'Antiquité, le Caucase a souvent été conquis, jamais soumis : si les puissances extérieures ont réussi à s'imposer par le fer, aucune d'entre elles n'a réussi à soumettre les populations à son mode de vie. La tendance serait plutôt à l'inverse, notamment avec l'exemple des Cosaques qui, en dehors de leur foi chrétienne et des liens privilégiés avec le centre moscovite, adoptaient coutumes vestimentaires et codes linguistiques des groupes ethniques locaux. Aux yeux des Russes, perdre le Caucase reviendrait donc à renoncer à ce potentiel économique et agricole.

Outre le mobile économique, stratégies russes et tchétchènes ne sont pas sans ignorer que la conquête du Caucase, étalée sur plusieurs siècles, n'a jamais été définitive dans les mentalités nationales. Que les armoiries de la Russie impériale ou la statue de Lénine, si elles ont réussi à s'imposer au

(5) Depuis le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, le pétrole de la Caspienne ne transite plus par la Tchétchénie : la Russie a fermé le *pipeline* et achemine le brut par convois de trains *via* le Daguestan.

cœur des villes régionales, n'ont jamais vraiment gagné le cœur des Caucasiens pétris de contradictions entre allégeance à Saint-Pétersbourg ou à Moscou et comportements plus calculateurs. De sorte que l'expansion russe qui, mue par une volonté d'agrégation des nouvelles marches aux territoires d'origine dans une conception centripète de l'espace unifié, a dû faire de Tbilissi la vice-capitale de l'Empire russe ou accorder à Bakou une place de premier choix dans l'aménagement du territoire. Rassembler l'ensemble des populations locales sous l'autorité du pouvoir central au prix d'une stratégie bien rodée du «diviser pour régner» (Arméniens-Azéris, Abkhazes-Géorgiens, Ingouches-Ossètes) est un gage sinon de présence, du moins d'influence, slave dans la région, alors que chez les Tchétchènes, la tendance est à la conception centrifuge du rapport centre-périphérie. A l'Est, les incursions militaires et la prolifération des mosquées au Daguestan – près de 17 000 édifices religieux ont été construits depuis la chute de l'URSS (6) – rythment la fragilité des liens entre Moscou et Makhatchkala. A l'Ouest, les expéditions de la guérilla dans les différentes républiques autonomes ébranlent les fondations de l'Etat russe. Esprit centripète contre esprit centrifuge, le précédent tchétchène ne pourrait-il pas entraîner les autres républiques autonomes dans la spirale du séparatisme? Telle est l'obsession des Russes et l'ambition des Tchétchènes.

#### LOGIQUES DUALISTES DE POUVOIR

Peut-on expliquer la guerre de Tchétchénie par le seul prisme de la crise du système politique russe, incapable de se moderniser dans la paix et la cohésion? Et si les guerres récurrentes russo-tchétchènes n'étaient que la conséquence d'un échec collectif russe depuis des siècles : celui de l'incapacité à passer de l'«Etat garnison» et patrimonialiste à l'Etat moderne et de droit. Pour Marie Mendras et Viatcheslav Avioutskii, cela ne fait aucun doute : pour la première, la crise tchétchène ou guerre de colonisation constitue le plus grand échec du fédéralisme et de la démocratie en Russie (7); pour le second, la guerre russo-tchétchène est indissociable d'une crise systémique de la jeune Russie, née à partir de la construction de sa nouvelle nation (8). Autrement dit, la représentation du pouvoir procède de deux logiques dualistes : l'une développementaliste, l'autre culturaliste, l'une universaliste, l'autre particulariste, qui, outre le choc des nationalismes, renferme d'autres types de rapports de force.

(6) Entretien de Frédérique LONGUET MARX accordé à *Regard sur l'Est*, n° 20, mars-avr. 2000, disponible sur le site Internet [www.regard-est.com](http://www.regard-est.com).

(7) Marie MENDRAS, *Comment fonctionne la Russie? Le politique, le bureaucrate, l'oligarque*, Autrement, Paris, 2003.

(8) Viatcheslav AVIOUTSKII, «La Géopolitique du conflit tchétchène», *Défense nationale*, n° 1, janv. 2004.

### *Le choc des nationalismes*

Au sens européen du terme, Russes et Tchétchènes ne constituent pas une nation à part entière. Empiriquement, leur construction nationale n'a pas été plus loin que l'ethnisation qui, pour les uns, revient à russifier les populations et, pour les autres, à maintenir l'ethnie dans son état clanique. Pour le Russe, le caractère multi-ethnique de l'Etat a été un frein à l'unification nationale; pour le Tchétchène, la religion, l'absence d'Etat souverain et la structure sociale ont empêché l'émergence d'une nation moderne. Aussi est-ce pour pallier à leur pathologie collective que Russes et Tchétchènes ont conçu à la même période, mais chacun à son rythme, leur restauration nationale. Les Tchétchènes ont lancé en 1990 la révolution nationale: le Président Djokhar Doudaev entendait dépasser les clivages culturels et sociaux pour organiser la nation une et indivisible. Les Russes ont tablé sur la renaissance de la «Grande Russie» pour forger une nouvelle identité nationale, ni impériale ni chrétienne, mais dont le procédé devait être suffisamment volontariste et centralisateur pour supprimer ces «*républiques refuges*» (9), d'après Viatcheslav Avioutskii, et asseoir la domination russe. C'est toute la logique de la «*verticale du pouvoir*» chère à Vladimir Poutine. Les deux processus de redressement ont échoué: le Tchétchène s'embourbe dans les rivalités intra-ethniques; le Russe s'enlise dans un fédéralisme de pacotille, au rythme d'une crise démographique galopante.

La formation de l'Etat-nation ne remplit pas les conditions éliassiennes de constitution de l'Etat moderne. Les Tchétchènes disputent aux Russes le monopole de la violence légitime tout comme le monopole fiscal (rackets, trafic, détournement de fonds, mafiaïsation des comportements). Dès lors, hier comme aujourd'hui, le nationalisme de réaction tchétchène répond au nationalisme offensif russe. C'est la communauté sans Etat contre l'Etat sans nation. Du choc des nationalismes... au choc de civilisations, des experts européens et russes ont tenté l'expérience, déjouant du mieux qu'ils pouvaient les pièges dressés sur ce terrain glissant (10). La dimension religieuse du conflit se double d'une vision commune de la thèse du complot: d'un côté, les milieux russes les plus réactionnaires agitent, comme à la vieille époque de la Guerre froide, l'épouvantail du complot atlantico-sioniste favorable à l'éclatement de la Russie après avoir obtenu celui de l'URSS; de l'autre, les milieux islamistes radicaux accusent Moscou d'appliquer un vieux plan de destruction massive de l'élément musulman en Russie.

(9) Viatcheslav AVIOUTSKII, *Ibid.*

(10) Arnaud KALIKA, «Tchétchénie: le crépuscule de l'indépendance», *Politique étrangère*, print. 2004.

### ***Logique de domination contre logique d'émancipation***

«*Regarde ce vieillard [...] Au péril de sa vie, il cherche au milieu de ces rochers un petit coin de terre où semer du blé. Ce blé, il le moissonne avec une sueur de sang [...] Sa patrie est pauvre. Eh bien, demande-lui, [...] pourquoi il aime tant sa patrie, pourquoi il ne la change pas pour un pays plus riche. Il te répondra : 'ici je suis libre; ici, je ne dois de tribut à personne; ces neiges gardent ma fierté et mon indépendance'. Cette indépendance, les Russes veulent la lui prendre et toi, Ammalat, tu es devenu l'esclave des Russes.*» Ce passage, tiré du livre d'Alexandre Dumas, «Sultanetta», publié dans *Romans caucasiens* (11) au XIX<sup>e</sup> siècle, frappe par son actualité : hier comme aujourd'hui, la Tchétchénie a toujours incarné l'esprit d'indépendance et de liberté en contraste avec la docilité des Russes et des autres populations envers le gouvernement central.

Logique de domination contre logique d'émancipation. L'esprit de liberté de l'élément tchétchène est rejeté par la machine d'uniformisation russe. La Russie impose son système de représentation, son iconographie du pouvoir et toute forme d'autonomie du comportement est inconcevable si elle bafoue l'autorité suprême de la personnalité russe. Et, par absence de tradition démocratique, l'esprit colonial russe ne peut exercer sa puissance que par l'usage de plus en plus fréquent de la coercition, de la force et des armes : il faut écraser, annihiler, détruire toute velléité de contestation du Tchétchène dont l'expression pourrait inspirer d'autres nationalités, mais aussi réveiller des oppositions au régime dans un Etat dont l'expérience en matière de respect de la minorité a toujours cruellement fait défaut. De son côté, lui-même dépourvu de tout apprentissage démocratique, le Tchétchène n'a pas d'autre choix que de résister au rouleau compresseur assimilationniste russe. Dans le système de valeurs tchétchène, accepter la tutelle russe, c'est renoncer à l'indépendance indissociable du profil national.

### ***Force et faiblesse de la structure sociale tchétchène***

Cet esprit d'indépendance, le Tchétchène le doit essentiellement à son modèle social atypique et multiséculaire. A la formation des neuf groupes communautaires ou *tuhums* – correspondant aux neuf étoiles figurant sur le drapeau tchétchène – au-dessus de 131 clans ou *teïps* organisés sur la base d'une implantation géographique et divisés en branches, appelées *gars*, à leur tour composées de familles élargies, les *nek'e*, se superpose une subdivision confessionnelle soufie. Les deux confréries soufies, la *Naqchbandiya*, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et la *Qadiriya*, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ont un rôle régulateur des crises internes. Leur rivalité n'a jamais atteint le stade de la lutte armée; elle est davantage une

(11) Alexandre DUMAS, *Romans caucasiens*, Editions des Syrtes, Paris, pp. 270-271.

«couverture idéologique» contre l'intrusion d'éléments extérieurs. La *Naqchbandiya*, composée d'intellectuels dits «arabistes» pour leur pratique de l'arabe et du fait de leur position sociale dominante, préconise un dialogue avec Moscou, alors que la *Qadiriya*, dont les membres sont établis dans les campagnes, a servi de base à la révolution. Ce bouclier sociologique tchéchène efficace contre l'expansion russe s'est révélé également redoutable comme rempart à l'introduction du wahhabisme, ce courant réformiste du sunnisme, finalement bien plus présent au Daguestan en paix qu'en Tchétchénie en guerre.

Toutefois, si ces confréries ont préservé un système d'organisation complexe mais cohérent adaptable à toute forme de domination, la fragmentation a été à la fois un frein à l'unité nationale et une source de faiblesse. Ce phénomène de vulnérabilité s'aggrave en période de souveraineté ou d'accalmie avec d'autant plus d'acuité que le concept d'Etat est incompatible avec l'idée d'insécurité, d'anarchie et contraint l'ancien pouvoir de tutelle, sinon à intervenir militairement, au moins à participer au retour de la paix civile, comme ce fut le cas pendant la guerre civile russe de 1917 à 1921 ou l'entre-deux-guerre de 1996 à 1999. Quelle que soit ainsi l'option, insurrectionnelle ou institutionnelle, la Tchétchénie reste une terre d'agitation à la merci du pouvoir russe, pour peu que celui-ci poursuive une tactique de déstabilisation, prétexte à son intervention.

### *Littérature russe et poésie épique tchéchène*

Si rares sont les experts à évoquer les fortes empreintes que la déportation des Tchétchènes pendant la guerre a laissé à leur postérité, encore plus rares sont ceux qui oublient le poids de la littérature dans les sources du contentieux et dans sa pérennité. Comme l'ont écrit quelques observateurs réputés, les plus grands auteurs russes, Tolstoï, Pouchkine, Lermontov doivent quelques-unes de leurs plus belles pages aux souvenirs accumulés au Caucase. «*Tous les enfants russes, écrit Frédérique Longuet Marx, ont été endormis par la berceuse de Lermontov qui évoque le méchant Tchétchène comme on parlerait du grand méchant loup. Dans l'imaginaire des Russes, depuis leur plus tendre enfance, le Tchétchène est associé à quelque chose qui force le respect, mais aussi la peur*» (12). Territoire imprévisible, le Caucase leur est devenu une terre d'inspiration, source de leur hymne à la liberté et à la justice. C'est aussi une terre de séduction comme antidote à l'ennui de la vie russe. Et, comme toute liaison qui fascine, la relation entre les pères fondateurs de la culture moderne russe, ces véritables bâtisseurs de la psychologie nationale russe, et le Caucase reste gravée dans le fronton de l'édifice de la littérature russe.

(12) Frédérique LONGUET MARX (dir.), *Tchéchènes d'hier et d'aujourd'hui. Tchétchénie, la guerre jusqu'au dernier?*, Mille et Une Nuits, Paris, fév. 2003, p. 77.

Il en va de même pour les poésies tchétchènes, indissociables de l'histoire mouvementée des Tchétchènes. Légendes, récits, poésies, chroniques et autres chants épiques : toutes ces représentations littéraires dépeignent des scènes martiales, des actes héroïques, transmis de génération en génération sur un plateau garnis du culte de l'honneur et de l'exaltation du martyr. «Gloire à nous! honte aux ennemis! plutôt être morts que soumis», interprète le Tchétchène dans un chant de mort. Où se trouve l'aiguille de la raison dans ces bottes de passions aux épis si éclatants par leur dorure et leur actualité?...

\* \*  
\*

Malgré toutes les divergences bilatérales, les sciences humaines sont finalement parvenues à créer une communauté de destin entre Russes et Tchétchènes : celui de la guerre et de la destruction. «*Il est plus aisé de tuer les hommes, écrivait Alexandre Dumas à l'adresse du gouvernement de Saint-Pétersbourg, que de faire leur éducation : pour les tuer, il ne faut que de la poudre et du plomb; pour les instruire, il faut une certaine philosophie sociale qui n'est point à portée de tous les gouvernements*» (13). Paroles sages et ô combien prémonitoires... C'est peut-être là, dans la science, mère de la démocratie et de la raison, que se situe la césure de la matrice du contentieux russo-tchétchène et son dénouement vers la paix. «*Autrefois, dit le sage tchétchène, un cheval, un sabre, un fusil me réjouissaient comme un enfant, et, maintenant que je connais la supériorité de l'esprit sur la matière, je ne désire plus rien des choses que j'ambitionnais autrefois. Je me suis pris au sérieux un instant; un instant je me suis cru un grand homme; maintenant, je suis au moins convaincu d'une chose, c'est que je ne suis rien*» (14). Encore faut-il savoir si l'escalier de la science – et pas l'escalade de l'idéologie – ne reste pas pénible à monter pour le Russe ou à descendre pour le Tchétchène et à quel prix... à l'heure de la crise ukrainienne.

(13) Alexandre DUMAS, *Romans caucasiens*, op. cit., p. 8.

(14) Pensées d'Ammalat-Beg traduites du tatar. Ces fragments ont été trouvés dans la chambre qu'il occupait chez le colonel Verkovsky : cf. Alexandre DUMAS, «Sultanetta», *Romans caucasiens*, op. cit., p. 234.